

UN CONSEIL EN PASSANT

(DÉDIÉ AUX LECTRICES DE CE JOURNAL)

Vous ne gardez pas trop votre âme
Contre l'amour, ce sacrifiant ;
Il faut craindre tout de sa flamme
Même en passant.

Avec l'amitié pour complice
Dont il se joue à tout instant
Cupidon en vos cœurs se glisse
En passant.

Et sous le masque qui fascine
D'un jeune homme au mielleux accent
A vos foyers il prend racine
En passant.

On ne veut pas encor s'éprendre,
Ce n'est pas sérieux et pourtant
Pour toujours il a su vous prendre
En passant.

Ne croyez pas déjà que j'aime
Répétez-vous en rougissant.
Et vous adorez tout de même
En passant.

Puis un baiser n'est pas coutume,
Est-il plaisir plus innocent ?
Et le baiser en vous s'allume
En passant.

Plus tard à votre âme sincère
Sa voix, son baiser, son serment,
Tout est devenu nécessaire
En passant.

Et ce petit roman vous grise,
Mais c'est exquis, c'est ravissant
Et votre cœur un jour se brise
En passant.

Que d'illusions caressées,
Et que d'espérances d'antan
Que l'amour en vous a froissées
En passant.

D. B. Chever

Mai, 1890.

RECHERCHES HISTORIQUES

LOUIS II DE BOURBON

Louis II duc de Bourbon, comte de Clermont, de Forez et de Château-Chinon, Seigneur de Beaujeu et de Dombes, surnommé *le Bon*, naquit le 4 août 1337, et mourut à Montluçon, le 10 août 1410, où il fut inhumé au Prieuré de Souvigny.

Il avait épousé, le 19 août 1371, Anne Dauphine d'Auvergne, comtesse de Forez, Dame de Mercoeur, fille unique et héritière de Béraud II, comte de Clermont, Dauphin d'Auvergne et de Jeanne de Forg.

Les enfants issus de ce mariage sont Jean I, duc de Bourbon, Louis de Bourbon, seigneur de Beaujolais, mort le 12 septembre 1404, âgé de seize ans et demi ; Catherine de Bourbon, morte en bas-âge ; Isabelle de Bourbon, morte en 1497, mariée à Gilbert de Chantelot Seigneur de la Chaize.

Nous venons de dire que Louis II avait été surnommé *le bon*, il eut aussi le surnom de *grand*.

Compagnon et émule de Duguesclin, ce furent les deux plus illustres capitaines de cette époque tourmentée où la France fut plus d'une fois à un doigt de sa perte.

Sans parler des bandes de brigands qui infestaient les provinces et promenaient dans les campagnes le fer et la flamme en se livrant à toutes espèces de déprédations et de violences, sous la haute protection d'un prince à jamais exécuté et exécutable, Charles, que l'histoire flétrit à juste titre du surnom de mauvais, des factieux menaçaient l'existence même de la monarchie étroitement assiégée dans Paris, tandis que l'Anglais régnait en maître sur la moitié de la France.

C'est dans des circonstances aussi difficiles, aussi désespérées que Louis se montra le vrai libérateur de la patrie.

Accouru au secours du Régent à la tête de trois

cent cinquante hommes d'armes, il déroute en peu de temps les rebelles qui le bloquaient dans Paris, puis tournant la force invincible de ses armes contre les bandes d'assassins et de pillards qui désolaient impunément les campagnes, il apprit bien vite à ces mécréants que leur règne était passé, en ornant les grandes routes de gibets et de potences du haut desquelles pendaient accrochés les cadavres de ces misérables, surpris les armes à la main.

Des actes d'une aussi éclatante bravoure ne tardèrent pas à électriser la noblesse qui jusqu'alors se tenait pour ainsi dire renfermée dans ses châteaux et places fortes, et de nombreux enfants accoururent de tous côtés grossir la petite armée de Louis.

Après avoir purgé Paris des factieux, et les provinces des bandes redoutées de pillards qui y répandaient la terreur, Louis qui venait de se joindre à Duguesclin, résolut de chasser les Anglais.

Son premier exploit fut de forcer Édouard à lever le siège de Metz.

Ayant appris qu'une autre armée, sous les ordres du duc de Lancaster, venait de débarquer à Calais, Louis s'y dirigea à marches forcées, et harcela à tel point les anglais en leur coupant les vivres, et en les battant en détail qu'il força, en moins de deux mois, le duc de Lancaster à rembarquer les débris de son armée en toute hâte, avant qu'elle fut anéantie complètement. Victorieux à Calais, Louis et Duguesclin n'acceptent ni trêve, ni repos avant d'avoir chassé l'étranger du Poitou et de la Bretagne.

A la journée de Rosbecq, contre les Flamands révoltés, ce fut Louis qui détermina la victoire en faveur des Français autant par l'habileté de son plan de bataille que par son impétueuse bravoure à laquelle rien ne pouvait résister.

La France est libre et respire, on le voit, grâce à ces deux foudres de guerre qu'on nomme Louis de Bourbon et Bertrand Duguesclin. Il ne s'agit plus de combattre pied à pied pour le sol natal, c'est au dehors maintenant, que s'exerceront leur génie et leur vaillance.

Sans doute après tant de rencontres diverses et de sanglants combats, Louis avait bien des droits à un juste repos, acquis au prix de tant de sacrifices et de blessures ; mais à l'instar de plusieurs de ses ancêtres, il ne voulait pas se coucher dans son tombeau, sans avoir fait sentir à l'ennemi le poids de sa redoutable épée. C'est ce qui le décida à entreprendre cette glorieuse expédition de Tunis.

Dès le début, tout paraissait se liguier contre lui : — un soleil de feu, l'ennemi invisible ou semblant fuir à mesure que ses soldats avançaient, des sables et toujours des sables brûlants, mais par-dessus tout le manque d'eau et l'insuffisance des vivres joints à l'intempérie du climat semblaient présager chaque jour l'anéantissement de son armée. Mais c'est ici que Louis se montra plus que jamais grand capitaine et le digne émule de Xénophon dans son immortelle retraite des dix mille.

Quoique son armée fut réduite à six mille hommes par les fatigues et les privations, Louis parvint enfin à rencontrer l'ennemi et remporta deux victoires en un jour qui forcèrent le roi de Tunis à implorer la paix. Louis en dicta les conditions et rembarqua son armée. (*)

Arrivé à la hauteur du port de Cagliari, il rencontra la flotte des Sarrasins qu'il rejoignit à force de rames et de voile et la détruisit complètement.

Des deux cents navires qui la composaient à peine s'en échappa-t-il quelques tartanes pour rapporter le désastre. Tel fut le dernier exploit de ce grand homme de guerre.

Rentré dans ses immenses domaines dont il avait négligé l'administration pendant plus de trente années qu'il avait prodigué son sang et ses trésors au service de la France, il s'occupa, avec soin, au rétablissement de sa fortune délabrée dont il devait compte à ses enfants.

Il paraît qu'il réussit merveilleusement dans cette entreprise toute pacifique, car non seulement il parvint à acquitter les emprunts considérables qui avaient servi à nourrir et solder, si longtemps, de nombreux corps de troupes, mais il fut encore à même d'exercer son inépuisable générosité, soit en aumônes ou en bienfaits cachés, soit pour faire con-

(*) L'une de ces conditions était la délivrance immédiate de tous les Français qui gémissaient dans les cachots de la Barbarie.

struire des édifices consacrés au culte et la charité.

Transformé par ce genre nouveau d'occupations, le *bon*, le *grand* Louis qui, pendant plus de trente ans de guerres, avait passé sur tant de champs de bataille comme un ange exterminateur, était devenu, sur le déclin de sa vie, la joie et la providence des pauvres et des affligés.

Si haut qu'il fut dans la hiérarchie sociale, nul n'éprouva jamais moins de faste ; modèle de toutes les vertus chrétiennes, sa piété était aussi solide qu'humble et sincère.

La dernière preuve qu'il en donna, se lit en toutes lettres dans son testament où il légua aux pauvres le montant qu'auraient coûté les obsèques royales qui étaient dues à son sang.

Aussi les larmes et les gémissements des pauvres l'accompagnèrent-ils au tombeau, et par toute la France il n'y avait pas eu un Français qui ne mêlât ses pleurs à cette magnifique oraison funèbre, muette il est vrai, mais digne cependant des Bossuet et des Massillon.

MONONGAHELA DE BEAUJEU.

Montréal, 1890.

LE MOINEAU

Le moineau est pour les oiseaux ce que le gamin des rues est pour les habitants de nos grandes villes. Il a avec ce dernier, plus d'une ressemblance frappante. Comme lui il est vif, pétillant, effronté, ne se laissant intimider par personne et indifférent à ce que l'on puisse penser de lui. Véritable communard, il se croit des droits acquis sur la propriété d'autrui, et ne se gêne point de prendre par force et par adresse ce qu'on refuse de lui donner de bonne volonté.

Sa voix criarde et railleuse convient parfaitement à ses allures vives et indépendantes. Placé par les naturalistes tout à la fin des oiseaux de l'ordre des Passereaux dont il est le type, il s'en est fallu de peu qu'il n'en fut exclu.

Dès la pointe du jour, il vient effrontément se pavaner sur l'appui de votre fenêtre et vous importuner de ses cris discordants, jusqu'à ce que vous vous décidiez à quitter votre molle couchette. L'obligez-vous à déguerpir ? il ira se placer un peu plus loin et reviendra même de temps en temps, jeter un regard effronté dans votre chambre pour s'assurer que vous ne vous êtes pas recouché. A l'apparition de l'astre du jour, il va à la première mare d'eau procéder sommairement à sa toilette. Son plumage est presque invariablement de couleur grisâtre. Par exception, comme parmi les hommes, on rencontre quelquefois un Albinos ; mais ce cas est rare, et ce dernier est considéré, parmi la gent moineau, comme étranger et un intrus.

Il ne sympathise nullement avec ses congénères, avec lesquels il se chicane souvent et fait alors un vacarme assourdissant pour leur prouver qu'ils ont tort.

S'agit-il de construire une demeure pour sa couvée, la chose ne l'embarrasse nullement. Tout site lui convient : la ville comme la campagne, le palais comme la chaumière ; il utilisera au besoin le trou d'un vieux arbre. Les matériaux qu'il emploie proviennent de toutes sources : chiffons, papier, foin, paille, laine, etc., etc. ; tout lui est bon ; il sait tout employer.

S'aperçoit-il qu'une hirondelle construit son nid sous le toit d'une maison ou dans l'encoignure d'une fenêtre, notre coquin jubile et se garde bien de lui chercher noise : il semble, au contraire, l'encourager et la féliciter de son savoir-faire ; mais à peine l'a-t-elle terminée que notre bandit s'en empare de force et s'y loge confortablement avec sa chère moitié.

En vrai vagabond, il est partout chez lui et prend sa subsistance partout où il la trouve, sans égard au droit de propriété. Un charretier s'arrête-t-il dans une hôtellerie pour donner le picotin à ses bêtes exténuées, ou la ménagère apparaît-elle dans la basse cour pour distribuer du grain à ses volailles, notre fripon est là qui guette le moment opportun pour se mettre de la partie. Le nombre et la taille de ceux auxquels il dispute sa nourriture ne lui en imposent nullement ; il se faufile entre leurs longues jambes pour choisir les meilleurs